

HISTOIRE D'ELLES. PUZZLE

Camille LABAKI*

Résumé: *Histoire d'elles. – Puzzle.* Il s'agit, dans cet article, d'un bout d'histoire de femmes. Histoire (re)construite avec elles, comme un puzzle que nous avons monté ensemble au cours d'une année, lors d'un travail familial effectué au sein d'un service d'accompagnement à l'autonomie d'adolescents en appartements supervisés.

Et des questions qui restent quand le rideau est baissé.

Dont la réponse est en partie, peut-être, dans le prologue.

Summary: *Women puzzle over their story.* – This article relates the story of a time in the life of two women. It's a story we (re)constructed together like a jigsaw puzzle we spent a year working on with them, in the course of family counseling undertaken in a unit which aims at bringing autonomy to adolescents in supervised housing.

It also contains the questions which remain once the curtain has been lowered.

To which part of the answers, perhaps, may be found in the prologue.

Mots-clés: Adolescents – Parents – Autonomie – Appartement supervisé – Travail familial.

Key words: Adolescents – Parents – Autonomy – Supervised apartment – Family counseling.

Le cadre est celui – dans la douce grisaille bruxelloise – d'un service d'accompagnement à l'autonomie d'adolescents en appartements supervisés, sous mandat du Service d'Aide à la Jeunesse ou du Tribunal de la Jeunesse.

L'histoire, comme beaucoup d'entre elles, aurait pu commencer par « il était une fois ». Mais cela, c'est après. Quand l'histoire est finie et que l'on sait. Donc, pas ici.

Le temps, c'est une douzaine d'heures. Et tout l'entre-elles.

Et le décor, quatre fauteuils un peu vieillissés, deux plantes vertes et, au mur, quelques sérigraphies de mes appartenances.

Une mère et sa fille, un accompagnant socio-pédagogique et une psy pour *personnages*.

Le prologue, c'est que l'on ne savait rien d'elles. Ou si peu.

Qu'elle allait avoir 17 ans, qu'elle avait tenté de se suicider et avait été hospitalisée suite à cela. Que la violence envahissait leur quotidien.

* Psychologue, psychothérapeute systémique. Les Sentiers de la Varappe, Bruxelles.

Je l'appellerai Dominique.

Le prologue, c'est que l'on ne savait rien d'elles ou si peu car nous ne voulions rien « savoir ». Comme à chaque fois avant une rencontre. Pour que la rencontre soit.

L'autorité mandante nous demandait de commencer rapidement.

Et dans cette histoire-ci, comme dans toute histoire-psy, lorsqu'elle commence, pas de scénario. Pas de texte et pas de partition.

Le rideau se lève.

Sur une partie seulement du travail effectué car, parallèlement à celui-ci, mon collègue « socio-pédagogique » a cheminé avec Dominique dans son quotidien scolaire, administratif etc., ce sur d'autres scènes.

Scène un : tu ne m'aimes pas.

Où l'on apprend que Madame est fille unique de parents décédés – sa mère il y a 30 ans, son père il y a 8 ans. Madame avait une très bonne relation avec sa mère et elle voulait une fille.

Où l'on apprend que Dominique est enfant unique de parents divorcés. Qu'elle n'a plus vu son père depuis qu'elle a trois ans.

Sur le génogramme donc, deux femmes. Seules. Qui cohabitent et se déchirent.

Lors de cette rencontre, Madame nous dit qu'elle ne sert plus à rien et n'a plus rien à dire, et, Dominique, l'urgence dans laquelle elle est de prendre un appartement.

Avec la baguette magique que je lui tends, Madame fait « qu'on ne se déteste pas » et Dominique « qu'on n'en soit pas arrivées là parce qu'il est trop tard pour qu'on s'entende mieux ». Pour elle, aujourd'hui, même ma baguette magique ne peut rien.

Les deux femmes en face de moi sont calmes et « timides ». Elles se ressemblent et sont désassemblées. Elles sont silencieuses ; je dois parler.

Ce qui a fait le plus mal et le dernier bon moment passé ensemble, ces choses-là... Elles chuchotent, s'écoutent et ne s'entendent pas. Je dois tendre l'oreille...

Chacune dit à l'autre « tu ne m'aimes pas ». Qui va perdre la face en disant autrement ?

Scène deux : tout le monde s'en fout des parents.

Où l'on revient sur la violence. Violence de Dominique envers sa mère, envers elle-même. Violence qui « oblige » Madame à signer le contrat de bail de sa fille. Qui l'oblige à signer ce qu'elle vit comme une rupture. C'est un échec, un ratage. Et « tout le monde s'en fout de la souffrance des parents ».

Où elles parlent de haine.

Le thème commun est celui de leur sentiment de n'être pas aimée par l'autre. Le thème commun est celui de ce manque. Et commune est leur impossibilité de l'entendre.

Je me sens devenir une sorte d'interprète, une « personne qui donne oralement, dans une langue, l'équivalent de ce qui a été dit dans une autre, servant d'intermédiaire entre personnes parlant des langues différentes », une « personne qui est chargée de faire connaître les sentiments, les volontés d'une autre », selon le Petit Robert.

Je me sens devenir une sorte d'interprète, leur en fais part et leur propose de tenir cette place et de m'y tenir, en ce premier temps. Il me semble que si je vais trop vite, elles pourront toujours dire que je ne sais pas traduire.

Ce n'est qu'à moi qu'elles parlent. Et de l'une à l'autre, je traduis.

Lorsqu'à l'heure de fixer notre prochaine rencontre, Dominique dit « on pourra être là à 15.00h. si elle vient me chercher à l'école », ma traduction est la confiance qu'elle a dans le travail qu'on pourrait faire ensemble et son désir de le faire.

Scène trois : ... il faut qu'arrive le jour de la séparation (Proust).

Où le génogramme sur tableau blanc se remplit... de morts et où je tue le père de Dominique d'une croix assassine tant est présente leur solitude à deux !

Et j'utilise mon erreur dans une hypothèse-tâche-injonction d'introduire de l'autre dans leur bulle afin que chacune puisse y grandir et que quelque chose redevienne possible entre elles. Où l'on parle donc des « petits copains » de l'une et de l'autre. Qui, même provisoires, s'inscrivent au tableau blanc.

Où l'on apprend que la mère de Madame est partie-morte lorsqu'elle avait vingt ans. Contrainte à la rupture, Madame n'a donc pas pu se séparer.

Où Dominique renvoie l'ennui et la monotonie que lui inspire l'histoire du trio du dessus d'elle : M-GMM-GPM.

Et où, par conséquent, se disputer, c'est être en lien, c'est être en vie.

Scène quatre : scénarios et risques.

Trois mois ont donc passé. Je questionne les scénarios désormais possibles et leurs risques.

Et l'on travaille l'un d'entre ces scénarios : « ne plus se revoir ». Et les risques de celui-ci.

Dominique laisse venir – le peuvent-elles enfin ? – les larmes aux yeux. Et les mots qui n'ont plus besoin d'interprète. Car Dominique dit « être encore plus triste que maintenant ». Ce que Madame entend.

Moi, j'entends leur demande. Et – maintenant et en découlant – le risque d'un changement trop brutal. Je leur propose une sortie-resto et d'en réserver les quinze premières minutes d'attente de la pizza à... se disputer.

Et nous en restons là. Egalelement touchées.

Scène cinq : *pas très loin des sapins et de l'an neuf.*

Cette fois-ci, plus de baguette magique, mais des boules sur des sapins qui portent aux souhaits. Et ce qu'elles se souhaitent, c'est de « continuer à se voir et de passer une bonne soirée ensemble de temps en temps ». Comme celle de la tâche qui ne fut d'ailleurs remplie qu'à moitié. Les reproches se font, par conséquent, ici, sur cette scène. Reproches sur le temps que l'autre n'a pas pour soi, reproches sur tout ce qui passe avant.

Et je questionne les fois où, les jours quand...

Madame lave les vêtements de Dominique; le linge sale de la relation, quant à lui, se lave bien en famille mais dans le système thérapeutique.

Et, pour l'heure, c'est bien ainsi.

Scène six : *Elle ne veut pas que je mette ma moto chez elle et/ou elle ne veut pas que j'aille aux réunions de parents.*

Où Dominique est en colère parce que sa mère refuse qu'elle dépose sa moto chez elle la nuit.

Où un fil se déroule qui mène au voisinage et au qu'en dira-t-on.

En effet, comment et quoi dire lorsque, pour soi déjà, les choses sont confuses ?

Et où Madame est triste de ne pouvoir aller aux réunions de parents; Dominique le lui « interdit ». Les mots sont: si elle y va, je n'irai plus à l'école.

Est-ce le même fil du lien aux pairs ? Celui de quoi dire aux autres lorsqu'on n'a pas encore dit à soi et à l'autre ?

Où je ne fais que déposer l'une à côté de l'autre les pièces d'un puzzle, qu'au fur et à mesure, nous construisons.

Scène sept : *Entre colère et indécision.*

Où une dispute datant de la veille nous sert de matériel. Une dispute dont le prétexte était une visite à la maison médicale. Dominique avait demandé à sa maman de l'y conduire. Madame avait un empêchement, ne pouvait le faire et le fait. Sur place, Dominique demande à sa maman de l'attendre. Madame ne pouvait le faire

et... hésite. Et les voilà prises alors, entraînées, emprisonnées entre colère et indécision.

Une dispute dont le pré-texte, lu alors, est l'indécision de Madame qui provoque la colère de Dominique (et/ou l'inverse) qui entraîne plus d'indécision qui produit plus de colère... dans une de ces spirales qu'en systémique l'on connaît bien.

Lors de cet entretien, nous abordons la difficulté de Madame à « tenir une position », les dangers et les risques qu'il y a à être ferme. D'abord dans son histoire familiale, d'abord en quête d'une éventuelle « catastrophe » dans le dessus du géogramme. Et puis, lorsqu'elle dit de sa fille qu'il « n'y a jamais rien eu d'autre d'important dans ma vie », je leur propose de se rappeler la dernière fois où Madame avait osé être ferme avec Dominique enfant et quand elle a cessé de l'être.

Où, ce dont il s'agit est le moment de leur histoire auquel est advenue l'impossibilité d'une clarté du « non ». D'un non rassurant.

D'un « non, je t'aime ».

Scène huit: Belles, belles, belles...

Où mon collègue et moi-même sommes surpris d'emblée par ces deux femmes que nous connaissons depuis sept mois et que nous ne reconnaissons plus très bien aujourd'hui. Femmes qui entrent toutes deux également belles, toutes deux également souriantes.

Se seraient-elles enfin reconnues ? Serait-ce là leur manière de se le montrer, de nous le montrer ? Est-ce là le signe de leur dé-routement et ce qui me dérouté ?

Et si c'était ici un verbe pronominal... car le plus juste serait de dire « elles se sont déroutées ».

Où l'on apprend qu'elles se voient régulièrement et passent – et mettent – de bons moments ensemble.

Où Dominique dira, au détour d'une phrase « je dois quand même compter pour elle ».

Où l'on aborde la question de son avenir, de ses études.

Et où le père de Dominique peut enfin faire son entrée. Et l'on apprend ainsi qu'il a toujours versé la pension alimentaire.

Nous savons, à ce moment-là, que le temps est venu de parler de lui... la prochaine fois.

Scènes neuf et dix: Nous nous sommes aimés.

Où, allant de surprise en surprise, nous apprenons (scène neuf) que Madame s'est rendue à l'école avec Dominique et a rencontré ses professeurs en ce début de troisième

trimestre. A notre étonnement (cf scène six), Madame nous dit simplement que Dominique lui avait donné la date de cette réunion de parents. Comme si cela allait de soi. Et sans plus s'y attarder. En effet, cela allait désormais de soi. Et nous n'en parlons plus.

Ce dont il sera alors question dans cette scène-ci et dans la suivante, c'est le point de départ de l'histoire de Dominique. Qu'elle ne connaît pas. La rencontre de ses parents, leur coup de foudre, les fiançailles, la belle-famille de Madame, la longue histoire du couple avant qu'ils ne deviennent parents, la naissance de Dominique en présence de son père et ses premières années.

Madame raconte et fait part du pourquoi elle n'avait jamais raconté, dans son désir de protéger sa fille. Elle dira d'ailleurs plusieurs fois à propos de la séparation du couple « ce n'est pas la faute de Dominique ». Elle dira aussi une « erreur » dans le génogramme au sujet d'enfants sensés être ceux de la seconde épouse de son ex-mari. Ces enfants sont aussi ceux du père de Dominique qui apprend donc qu'elle a des « demi-frères ». C'est une histoire longue, douloureuse à raconter et Dominique écoute sa maman répondre à ses questions jamais posées. Toutes deux entre tristesse et colère, l'une parle et l'autre se tait.

Nous avons mis trois petits points de suspension d'une de ces scènes à l'autre.

Pour la suivante, je propose à Madame de choisir quelques photos – « oui, j'en ai » – et de les amener avec elle – « non, elle ne me les a jamais montrées ».

Scène onze: Eté

Dans l'entre-deux, Dominique a réussi son année et envisage d'entamer des études supérieures.

Madame dit sa fierté.

Et l'on reprend le fil de l'histoire passée dans celle de ces deux femmes à présent re-liées. A partir de photos mises sur la table. Et de visages qui permettent à Dominique de reconstruire son histoire: une tante, un mémé...

Madame a voulu protéger Dominique en ne parlant pas toutes ces années. Aujourd'hui, c'est Dominique qui protège sa mère en ne posant pas de questions.

Je suis par elles mandatées pour interroger. Ce que je fais. Afin que Madame puisse continuer à parler.

Dominique ne questionne pas encore. La prochaine fois, peut-être...

Je le lui propose. Je lui demande – sous forme de tâche – de « préparer » deux ou trois questions pour notre prochaine rencontre. Et Madame l'encourage en acquiesçant fortement de la tête.

Scènes suivantes.

A l'heure où j'écris, j'ignore l'ambiance et le contenu des scènes suivantes.

Je pourrais les rédiger au futur ou au conditionnel. J'écrirais alors deux ou trois scènes peut-être. Deux ou trois scènes seulement. Puisque la « communication » entre elles est relancée, et les sourires et la complicité. Bien des choses sont à dire encore mais qui peuvent être dites sans nous. J'ai le sentiment que, pour cela, cet espace n'est plus nécessaire.

Ce à quoi il peut être utile encore, c'est à réfléchir ensemble aux risques possibles dans cette « reprise » aujourd'hui confirmée. Avec, de surcroît, l'autorisation qu'elles pourraient se donner de se confronter. « Surcroît », bien dans le sens d'un accroissement, d'une progression.

Pour moi, ici, le rideau est en train de se baisser. Mais c'est un leurre. Car ces pièces-là se poursuivent toujours de l'autre côté.

Rideau

De ce côté-ci, ne restent que des questions. Dont l'une d'entre elles, récurrente, leitmotiv de ces partitions est : qu'est-ce qui fait que « ça marche » ?

Et le sentiment confus et fort peu scientifique (bien sûr) qu'une partie de la réponse en est peut-être dans le prologue.

Amin Maalouf écrit dans *Les identités meurtrières* : « C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances et c'est notre regard aussi qui peut les libérer ». Lisant cela, un souvenir revient de mon Liban natal, souvenir d'une jeunesse anti-psychiatrique et révoltée où je demandais à des amis de « parler de moi » avant l'une ou l'autre rencontre. De me faire passer pour folle. De dire et mentir que j'avais été internée quelques mois en psychiatrie. Nous aurions pu ensemble – après – réfléchir à ce que les autres auraient donc vu de moi. Après la rencontre. Mais en aurait-ce été vraiment une ?

Mes amis refusèrent de jouer avec moi. Ce jeu était dangereux et les étiquettes indécollables, disaient-ils avec clairvoyance. Je n'ai pas joué alors. Ni jamais oublié que je n'avais pu jouer.

Ils disaient « au Liban, on ne peut pas faire des expériences pareilles ». Comme si, ailleurs, l'on pouvait. Comme si, ailleurs, les étiquettes n'étaient que des post-it que l'on colle et décolle soi-même à volonté.

Bien des années après, je sais qu'ailleurs – je sais qu'ici, il n'en va pas ainsi. Et que partout, tous ces mots dits (!), tous ces écrits qui parasitent les rencontres, ces diagnostics qui ne protègent que nous... ne sont que des lunettes déformantes hélas ! difficiles – impossibles ? – à ôter.

Dans l'histoire contée ici, nous avons – mon collègue et moi-même – refusé que l'on nous fasse part d'un quelconque « diagnostic » se rapportant à l'une ou l'autre de ces femmes. Comme nous le faisons à chaque fois.

Pour le Nouveau Petit Robert, diagnostiquer signifie au fig. « discerner ou déceler d'après des signes ». Dans une ancienne édition, c'était « *prévoir* ou déceler d'après des signes ».

Ces diagnostics que nous refusons d'entendre relèvent, à mon sens, de la « vieille » définition et ne diagnostiquent – de par leur fait même – que des désastres. Ils écrivent un futur là où les personnes d'abord concernées ne peuvent alors plus écrire.

Par conséquent, il serait bon que dans nos institutions, nous soyons attentifs à ne pas écouter ce qui perturbe l'écoute là où elle doit se faire, à ne pas lire ce qui entrave la compréhension là où elle pourrait advenir porteuse de sens.

Il serait bon peut-être que dans nos institutions, nous mettions de l'acharnement à refuser de porter les lunettes qui nous sont bien-intentionnellement tendues. De « professionnel » à « professionnel ». Afin qu'au sein du système thérapeutique, les compétences des uns, des autres et de nous-mêmes puissent s'exprimer.

Afin, tout simplement et avant tout, de pouvoir – au sens propre – ouvrir la porte. Je parle ici de la première, celle en bois, celle de nos « bureaux d'aide ». L'ouvrir vraiment pour que celles métaphoriques puissent se débloquent !

Mais tout cela n'est bien sûr qu'une partie de la réponse. Ou même pas. Ce serait l'avant. Une sorte de certitude. Un « il était une foi » en conclusion. Mais comme le dit si bien (je ne sais plus où) Edgar Morin : « Ma conviction secrète une incertitude infinie ».

Camille Labaki
Les Sentiers de la Varappe
16, rue Bodeghem
B-1000 Bruxelles